

Il y a une semaine, dans le cadre de la retraite organisée pour les jeunes professionnels, nous échangeons sur la question de l'existence du diable et de son action dans la vie des hommes et des chrétiens. Pour beaucoup, il paraîtra naïf de réfléchir en ces termes : la Bible s'exprimerait avec les images disponibles dans une culture archaïque, et le diable ne serait que le symbole du mal qui habite le cœur de l'homme. Pour d'autres encore, il serait même dangereux de s'attarder à une réflexion sur le diable, en détournant notre attention de la responsabilité de l'homme dans la lutte contre le mal. La Bible ne vient pas satisfaire notre curiosité sur un monde parallèle au nôtre, mais nous appeler à la conversion dans le monde qui est le nôtre. Il est pourtant difficile de s'arrêter là, tant la Parole de Dieu, la liturgie de l'Eglise, l'expérience et le témoignage des saints insistent sur la présence malfaisante du diable dans le combat que l'homme doit mener pour le salut.

A-t-on de bonnes raisons de s'intéresser au diable ? Faut-il commencer notre chemin vers Pâques, le carême, de cette manière ? Je me posais cette question mercredi dernier, mercredi des cendres, et je fus frappé par l'oraison du jour, la toute première prière de l'Eglise pour le temps de carême : « Accorde-nous, Seigneur, de savoir commencer saintement, par une journée de jeûne, notre entraînement au combat spirituel ; que nos privations nous rendent plus forts pour lutter contre l'esprit du mal. »

Nous nous sommes si bien intéressés au diable l'autre jour que nous nous sommes inquiétés de son salut. Dieu peut-il consentir à la perte d'aucune de ses créatures, fût-ce le diable ? Et l'un de nous en vint jusqu'à demander : ne peut-on pas prier pour le diable, au nom de la bonté de Dieu qui s'étend à tout ce qu'il a créé ? La question n'est pas neuve : Isaac de Ninive et d'autres mystiques après lui l'ont posée, et elle les angoissait, car avec elle c'était la possibilité d'une vie créée par Dieu et qui aboutisse à un refus éternel de Dieu, d'une vie qui en définitive soit manquée, qui échoue pour toujours, et qui fasse échouer avec elle, semble-t-il, le dessein d'amour de Dieu. Je m'abstiens d'entrer là où un seul de mes semblables est exclu, protestait le jeune Péguy, tournant le dos à l'Eglise. Mais s'agit-il pour Dieu d'exclure ou de respecter une liberté qui refuse d'entrer, qui refuse d'aimer ?

Certains parmi vous me voyant ranimer ces débats doivent être renforcés dans l'idée qu'il y aurait des questions moins tarabiscotées, plus urgentes, plus concrètes et plus utiles à soulever en ce début de carême que celles qui tournent autour du diable et de l'Enfer. Et il est vrai que dans l'écriture sainte, le diable ne fait pas l'objet de questions. Du moins pas son existence, ni son destin éternel. L'existence du diable est une évidence pour les auteurs bibliques, et c'est apparemment sans état d'âme, mais plutôt comme une bonne nouvelle, que l'Apocalypse prophétise qu'il finira lui et ses légions, englouti dans une mer de soufre et de feu (20, 10).

Alors contentons-nous d'une question plus limitée, et directement soulevée par le texte d'Evangile que l'Eglise a choisi pour nous faire entrer en carême : l'évangile des tentations de Jésus. Pourquoi Dieu laisse-t-il la parole au diable ? Cette question-là, pour le coup, traverse la Bible, de la première page, avec le piège tendu à Eve, jusqu'à l'Apocalypse déjà cité, en passant par le récit du vieux Job, que le Seigneur livre à la cruauté de Satan. L'humanité n'est pas seule face à Dieu. Le dialogue que l'être humain noue avec son Créateur est fréquemment parasité par des raisonnements, des impulsions qui lui viennent d'ailleurs que de lui-même, et qui se mettent comme au travers du chemin qui le relie à Dieu. Tel est d'ailleurs un des sens possibles du mot « diable », *diabolos*, Celui-qui-vient-se-mettre-au-travers.

Au début du ministère public de Jésus, ou plus exactement juste avant, dans une mystérieuse veillée d'arme du Christ après son baptême, le diable prend la parole. Et comme dans la Genèse, il se sert des mots de Dieu pour se faire entendre. Du ciel, après le baptême de Jean, une voix avait retenti : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je trouve ma joie. » Comme en écho de ce message céleste, le diable intervient, après le long jeûne qui avait affamé Jésus, et lui dit : « Si tu es 'Fils de Dieu', ordonne que ces pierres deviennent du pain. » Etrangement, Jésus semble accepter cette intervention qui met en cause son identité de Fils, il ne la repousse pas : « montre-moi que tu es Fils de Dieu, lui a dit Satan, en changeant ces pierres en pain ». Le Christ répond fermement, mais sans mettre en cause l'interlocuteur qui vient de lui lancer cet étrange défi. Jésus déplace la considération de sa propre personne à la volonté de Dieu qu'il vient accomplir. « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Jésus se laisse ensuite conduire au sommet du Temple. Le diable le sollicite une nouvelle fois dans le même sens, celui de déployer sa puissance de Fils de Dieu, mais il le défie en s'autorisant cette fois-ci de l'Écriture elle-même, au nom de laquelle Jésus vient de lui opposer un premier refus. Il s'appuie sur deux versets de psaumes : « Va jusqu'au bout de ta confiance, semble-t-il lui dire. Si tu es 'Fils de Dieu', jette-toi en bas, car il est écrit : 'Il donnera pour toi des ordres à ses anges' et : 'ils te porteront sur leurs mains de peur que ton pied ne heurte une pierre'. » Ce n'est plus seulement l'identité de Jésus qui est maintenant en cause, mais aussi la véracité de l'Écriture, et avec elle la fidélité de Dieu à ses promesses. « Puisque tu es Fils de Dieu, lui dit Satan, montre-moi si Dieu se comporte avec toi comme il l'a promis, montre-moi s'il enverra ses anges. » Et Jésus répond en protestant contre cet usage partiel et faussé, cette manipulation, de l'Écriture : « Il est encore écrit : Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu. » Une fois encore, Jésus proteste en exprimant son obéissance et sa confiance en Dieu.

Alors enfin, le diable, le conduisant sur une haute montagne, et comme n'y tenant plus, se met lui-même en avant, et dévoile son intention profonde. Il n'est plus question pour le diable de mettre en cause la Parole, la filiation divine de Jésus ou la fidélité de Dieu à ses promesses, mais d'obtenir à tout prix que Jésus l'accepte comme son maître et son Dieu « tout cela, je te le donnerai, si, tombant à mes pieds, tu te prosternes devant moi. » Jésus l'a démasqué. Il peut enfin le nommer par son nom et le renvoyer, en barrant les prétentions du diable par le précepte divin : « Arrière, Satan, car il est écrit : « C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, à lui seul tu rendras un culte. » La situation est renversée : Satan semblait avoir la maîtrise du jeu, il venait mettre à l'épreuve Jésus affaibli par le jeûne, percer son secret et s'en emparer. Et finalement, c'est le diable lui-même qui est pris à son propre jeu, qui a dévoilé son misérable secret, et qui doit décamper.

Jésus est ici manifesté dans sa disposition la plus profonde, celle qu'il avait déjà montrée au jour de son baptême : la soumission humble, aimante et confiante à la seule volonté du Père. Le diable de son côté est dénoncé dans son intention véritable : l'accaparement haineux de tout pouvoir, par la ruse et le mensonge. La scène n'eut pas de témoin. Mais l'auditeur de l'évangile pour qui le récit a été écrit est averti dès le début du drame du caractère des deux principaux protagonistes, et de la portée de leur affrontement. La pure vérité, le service humble et confiant du Père et de son plan de salut : c'est la part de Jésus ; l'avidité, le mépris et le mensonge ; c'est la part du diable.

*Les armes de Jésus c'est la paille et l'étable*      *Les armes de Satan c'est la supercherie*

*Et le pain et le vin et la nappe et la table,*      *Un aplomb infernal, une aigre drôlerie*

*Et le plus malheureux, voilà son connétable ; Le savoir des savants et la cafarderie*

Ainsi parlait Péguy quand il eut retrouvé la foi. Ce n'est pas un être plus ou moins bon contre un être plus ou moins mauvais, c'est la bonté même contre la méchanceté même qui s'affrontent dans l'évangile. Et nous tenons là, il me semble, un début de réponse à la question que nous avons posée : pour quelle raison Dieu laisse-t-il la parole au diable dans la vie des hommes, dans la vie de Jésus, dans nos propres vies ? N'est-ce pas précisément parce que dans chacune de nos existences, comme dans l'histoire universelle, dans nos cœurs et dans nos sociétés, la question première n'est pas celle du plus ou moins bon, du plus ou moins vrai, la question première n'est pas de quantifier le bien-être des personnes et des groupes, mais elle est celle de la nature du bien et de la vérité eux-mêmes. Or le diable est celui qui en chacune de ses interventions remet en cause non pas un bout de bien et de vérité, mais ce que sont le bien et la vérité eux-mêmes, car ce pervers est la perversion même : il est devenu étranger au bien et à la vérité, radicalement incapable de les comprendre et de les aimer. Il est devenu totalement incapable de Dieu, son ennemi et par le conséquent le nôtre, qui sommes ses enfants. Et bien : Dieu ne nous veut pas capable seulement de tel ou tel bien, de tel ou tel morceau de vérité, mais il nous veut capable du Bien et de la Vérité qu'il est lui-même, l'Amour infini. C'est pourquoi il veut que nous soyons capables de répondre au diable lui-même.

Dans l'épreuve à laquelle le Diable soumet l'humanité, dans ce conflit qui depuis le commencement le met aux prises avec elle, c'est l'honneur, la gloire de Dieu qui sont en cause. Il est le seul Bon. De cet honneur, de cette gloire, de cet avènement de la Vérité de l'Amour qui doit rayonner sur tout l'univers, Jésus, le nouvel Adam, notre chef, est institué le champion.

Le carême commence. Nous nous demandons sur quel objectif va porter notre effort. Quel défaut particulier nous pourrions corriger. C'est bien. Il faut commencer et choisir un point de départ concret. Mais le choix que nous devons renouveler à travers chacun de nos efforts est autrement radical. Il est celui de l'Amour et de la Vérité. De la Vérité de l'Amour. C'est pourquoi nous avons fatalement affaire dans notre conversion pas seulement avec telle ou telle de nos faiblesses, avec tel ou tel vice et péché, mais avec le Négateur de l'Amour qui a pour nom Satan. Au soir de la veillée pascale, il nous sera demandé : « Pour suivre Jésus-Christ, rejetez-vous Satan, qui est l'auteur du péché ? »

La grandeur du combat ne doit pas nous paralyser. Elle est le revers de la grandeur de nos vies, de la grandeur de notre liberté d'enfant de Dieu. Si Dieu laisse la parole à Satan, c'est qu'il sait que celui-ci n'aura jamais le dernier mot avec l'humanité. Lorsque Satan parle, c'est l'orientation fondamentale d'une vie qui est remise en cause. Lorsqu'il est repoussé, c'est l'orientation fondamentale de son existence vers le bien qui est rendue à l'homme. Or Jésus, Nouvel Adam, notre Seigneur, l'a repoussé. Ce combat est le sien avant d'être le nôtre. Il n'est le nôtre qu'en étant d'abord le sien. En Jésus, la Vérité de l'Amour a trouvé sa place dans le monde et en chacune de nos vies. Habitons par la foi le cœur humble et doux du Christ. Ne quittons pas ce refuge, où nous trouvons à tout moment le pardon et la force d'aimer.